Document generated on 05/16/2024 9:31 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Au Désert

Renée-Berthe Drapeau

Number 48, Spring 1991

Autour du mythe de Danaé

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14950ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Drapeau, R.-B. (1991). Au Désert. *Moebius*, (48), 71–74.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

AU DÉSERT

Renée-Berthe Drapeau

Ramassée sur elle-même parmi des bijoux surannés, elle imagine l'averse, mais un vent continu gomme tout espoir de tonnerre; et l'or qui maquille le visage n'enrichit guère plus que la pacotille protégée sous la cuisse. Du ciel se jette la lumière orange des soirs au désert. Même en pleine nuit, la jeune femme à la voix enrouée lirait sans lampe, accompagnée par la seule lueur de la lune (si, bien sûr, elle possédait encore sa chaise près des rayons bas de la bibliothèque). En ce lieu neuf que domine le minéral, elle cherche l'ombre, une denrée rare. Et tout est immobile, à l'exception du souffle. La peau alourdie a acquis la fermeté des cuirs et sa douceur. Elle résiste. Sous sa masse déformée, le muscle se tend et tressaille, saisi de douleur et de soif. Il ne pleut toujours que des rayons, dans lesquels miroitent les pendentifs enroulés telles des couleuvres et les bagues et les imitations de pierres précieuses.

Enfermée dans la perspective des valeurs immuables, la fille du père craintif se berce, ses fesses écrasant le métal poli et les cristaux qui s'enfoncent dans la terre. L'éclat du jour sans faiblesse l'enveloppe tout à fait. Parfois elle ramène un fin collier de fausses perles à ses lèvres et s'embrasse les doigts. C'est qu'elle dort les yeux ouverts, sou-

mise à une autorité qui entrave ses gestes; elle attend que des nuages s'amoncellent et jettent leurs torrents sur sa face. Elle demeure attentive au moindre signe du ciel. Chaque déplacement d'une vapeur au firmament la captive. Aussi ne respire-t-elle que par petits coups, toute livrée aux opérations d'une nature lente et mesquine. Le feu la condamne à des actions minuscules. Contre lui la voix rauque esquisse une plainte vite réprimée, tant la survie exige de retenue. Asservie au rituel des lames enfoncées dans l'iris, la fille du chef menacé se résout à la quête muette de l'eau.

Oh! Elle criait au début, elle frappait des cailloux les uns contre les autres; mais la tour s'est refermée et les flammes se sont dessinées sous ses paupières, d'abord étroites, comme celles qui tremblent à la mèche des bougies, puis de plus en plus envahissantes. La fille répudiée par son père glisse sur le sel qui lui engourdit la langue, la menant vers l'immuable cercueil. L'homme déjà vieux s'est effrayé du ventre large qu'il avait souhaité menue et stérile chair d'enfant, bruyante sous ses baisers. Il a senti entre sa cuisse et son mollet un pincement coupable, un tiraillement de corde tendue. Il a obéi à sa propre lâcheté sans prononcer une seule parole, et toutes les fleurs ont été arrachées, tous les brins d'herbe, un à un. Le vieil homme serait puni par sa famille tournant contre lui de multiples dards. Il a senti ses dents se déchausser dans sa bouche, et au sinus une violente douleur. Une femme aux yeux vides marchait devant lui, devenue aussi terrible que le couteau sans manche dont la lame blesse la main, quelque adresse qu'on manifeste. Il a alors érigé des murailles de roc translucide, il s'est éloigné à jamais avec l'enfance tiède, le jardin et le goût du chocolat enfoncés dans la mémoire.

Statue confondue aux métaux des parures maternelles, la recluse n'entend plus les pas du vieillard fatigué sur les dalles. Il vente et de la poussière lui entre dans les oreilles. Sa propre voix privée de salive se raréfie, et ses lèvres scellées par une cire blanche bruissent telles deux feuilles sur un arbre mort. Le corps plié roule vers la gauche, puis vers la droite sans qu'aucune de ses cellules n'abandonne la foi en l'eau. Il devine l'orage qui se forme quelque part de l'autre côté des crêtes. La vraie lumière ne peut naître

que de l'inondation et de la rouille aux bijoux donnés par inadvertance. Les talons se creusent un nid dans le sable et la boue sèche; la jeune femme se prépare au sommeil, repoussant d'abord des chaînettes et des bracelets. Il lui semble saisir, aux profondeurs de l'espace, comme surgissant de derrière le vent inépuisable, un roulement de tambour; par delà la lune, elle note l'imperceptible tracé d'un éclair. Soudain, elle empoigne les trésors de la lignée des mères, comme elle tiendrait la nuque de maints serpents, et éloigne d'elle les colliers où pendent de lourdes breloques. Des boucles d'oreilles vertes tombent sur son abdomen, puis une bague claire. La survivante, sous l'ampoule toujours allumée, lutte de tous ses nerfs contre des objets qui l'enracinent au songe aride. Les émeraudes fictives s'appesantissent, elles ramènent vers le sol la main trop prompte aux ruptures. Les grains des colliers roulent contre le poignet et s'y fixent.

Il faut secouer les dons inutiles et reprendre sa marche vers l'ombre salvatrice, arracher de soi ce qui assourdit, puisque le ciel remue. Certes, les gouttes volantes ne sourdent pas des dunes si fécondes en mirages. C'est à peine une tasse d'eau dans l'atmosphère pure. Mais les lèvres se détachent, s'ouvre la bouche tarie, les dents mâchant le soleil. La jeune femme se lève, soûlée de chaleur blanche. Elle appelle les nuages, les tirant vers elle par leurs bords fragiles, elle psalmodie en silence des syllabes invitantes.

Elle est lasse de ce guet recommencé chaque jour, mais elle subodore l'atome d'ombre au sein des lueurs, l'odeur humide au ventre des pierres brûlantes. Arrachant de sa gorge des perles difformes et la statuette de nickel, elle avance vers une muraille trouée où se sont réfugiés des lézards. Elle attend le déluge qui renverse les galets, découvrant les oeufs, charriant les plantes aux minces racines. Face à la rage paternelle, la fille oppose le fracas qui lui restituerait son poids réel; car elle ne porte plus qu'un masque sur son squelette, sa peau insensible la recouvre comme une armure légère. Elle pense que son bassin a été picoré par des centaines de pies alors qu'elle dormait.

L'oreille ne ment pas, au ciel on déchire de la soie. Et la lumière s'atténue. Une goutte tombe oblique contre un

bloc de granit, suivie de quelques autres et enfin de vagues tournées à l'envers. La fille du père oublie le père et la famille nouée par le petit doigt. Elle présente sa langue pâle aux chutes qui déplacent le sable et la font tituber. Le père crachant dans sa barbe en la livrant au désert ne peut plus rien contre le couteau qu'il lui supposait au bord de la hanche. Elle rit et tousse, la boue rapide recouvre les objets dont se sont ornées les femmes du clan. Elle remue sans cesse pour vaincre la force du courant qui lui monte aux genoux puis à la cuisse.

On a déjà dit que sur ces terres il ne pleut que tous les cinquante ans. Toutefois elle a accumulé assez d'eau dans sa bouche pour quitter la place avant que le sable et le soleil n'aient totalement aspiré la jeune rivière. Or voici qu'elle marche vers sa propre naissance, couverte de sa robe alourdie. Elle traverse les lacs de boue qu'enveloppent les vapeurs, elle avance péniblement jusqu'à des plages où les flaques disparaissent, aussitôt bues. Elle atteint des plateaux de roc noir. La fugitive marche toute la nuit, devenue progressivement impatiente; elle songe au goût des viandes tournant sur la broche et aux cris des enfants qui accueillent les voyageurs dans les rues. Les doigts libérés des anneaux, elle se sent prête à serrer contre elle les minces corps qui tenteront de la frôler lorsqu'elle parviendra à l'oasis.